

XXe année

N° 8.

—o—



Juillet

1917

—o—

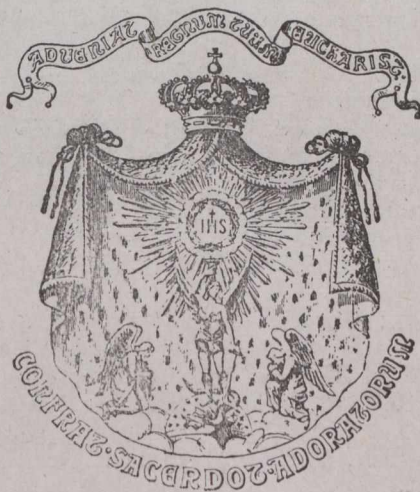
ANNALES

des

PRETRES-ADORATEURS

et de la

LIGUE SACERDOTALE DE LA COMMUNION



NOUVELLE SERIE

ABONNEMENT:

Canada: \$1.00 Etats-Unis: \$1.25

368 MONT-ROYAL EST, MONTREAL, P. Q.

Direction de l'Œuvre

DIRECTEUR GENERAL POUR LE CANADA: R. P. DIRECTEUR,
368 Avenue Mont-Royal Est, Montréal.

Directeurs diocésains

QUÉBEC: Monsieur l'abbé C. A. Collet, 2 rue Richelieu, Québec.

OTTAWA: Monsieur le chanoine L.-N. Campeau, chancelier de l'Archevêché.

CHICOUTIMI: Monsieur l'abbé F.-X. Frenette, procureur à l'Evêché de Chicoutimi.

RIMOUSKI: Monsieur l'abbé J. Lionel Roy, directeur au grand Séminaire de Rimouski.

NICOLET: Monsieur l'abbé F.-A. St-Germain, Evêché de Nicolet.

ST-HYACINTHE: Monsieur le chanoine L.-T. Proulx, Séminaire de St-Hyacinthe.

SHERBROOKE: Monsieur l'abbé J.-Chs. McGee, Sutton, P.Q.

TROIS-RIVIERES: Monsieur l'abbé Léon Lamothe. Précieux-Sang, Trois-Rivières.

VALLEYFIELD: Monsieur l'abbé J.-S. Edmond Aubin, Collège de Valleyfield.

JOLIETTE: Mgr Eustache Dugas, Vicaire Général, Evêché de Joliette.

ST-BONIFACE: Mgr Frs.-Az. Dugas, V. G., Archevêché de St-Boniface.

REGINA: Rév. Zéphirin Marois, Evêché de Régina, Sask.

TORONTO: Rev. A. O'Leary, St. Mary's Church, Collingwood, Ont.

KINGSTON: Rev. Archibald Hanley, Archbishop's Palace, Kingston, Ont.

LONDON: Rev. Theo. Valentin, St-Joseph's Hospital, London, Ont.

HAMILTON: Very Reverend Michel J. Weidner, Hespeler, Ont.

HALIFAX: Rev. Gerald Murphy, St-Patrick's Church, Halifax.

CHARLOTTETOWN: Reverend M. Monaghan, Vernon River, Co. Queen, P. E. I.

PETERBORO: Rev. Patrick J. Kelley, St-Peter's Cathedral, Peterboro, Ont.

MONT-LAURIER: Monsieur l'abbé J.-Eug. Limoges, Curé de la Cathédrale de Mont-Laurier.

SAINT-JEAN: Monsieur l'abbé M.-E. Savage, Moncton, N. B.

EDMONTON: Rév. Père L. Simard, O. M. I., Archevêché de St-Albert Alta.

ANTIGONISH: Rev. Michael Gillis, Antigonish, N. S.

PEMBROKE: Monsieur l'abbé Henri Martel, La Passe, Ont.



LE PRECIEUX SANG

“Hic est calix sanguinis mei.”

“Ceci est le calice de mon Sang”

(Paroles de l'Inst. d'après saint Luc).

La physiologie, d'accord avec nos saintes Lettres, (Lev., xvii, 14) nous dit que la vie est dans le sang, dont le cœur élabore une après l'autre toutes les gouttes. Mais le sang, d'où vient-il? qu'est-il à son origine? Pour répondre à cette question il faut remonter à la formation même du cœur, et nous verrons le rôle capital que joue le sang dans ses premières pulsations.

La science nous enseigne que le cœur est le premier organe qui apparaît et donne signe de vie dans l'être humain. C'est d'abord un tout petit point, “punctum saliens,” comme l'appelle les auteurs, et dans lequel on peut constater des mouvements presque imperceptibles. Quelques heures plus tard, des globules se montrent: c'est le sang qui se forme. Rien autre chose n'existe alors de nous qu'une masse cellulaire informe, mais sous l'influence des battements du cœur, le sang va fouiller cette masse, laquelle s'harmonise et laisse paraître graduellement nos divers organes.

Mais le sang lui-même, qu'est-il?

Le sang humain, toujours d'après les données de la science, se compose d'une multitude de corpuscules, qui nagent dans sa partie liquide, et que l'on appelle “globules.” Ces corpuscules sanguins sont animés: ils naissent, vivent et meurent. C'est par millions qu'ils roulent et s'agitent dans nos artères et nos veines. Et plus le cœur est ému et palpite, sous le coup d'une émotion quelconque, et plus aussi ces petits êtres microscopiques se précipitent d'après l'impulsion qui leur est communiquée; en sorte que, en moins de quelques minutes, ils parcourent tous les organes de la circulation, et se répandent dans tout le corps, tantôt pour donner aux membres

plus de vigueur, tantôt pour communiquer à l'imagination plus de force, et par là, au développement de l'intelligence plus de vivacité, à la pensée plus d'éclat, et à l'amour plus d'énergie. Si au contraire, ces globules diminuent, s'appauvrissent ou disparaissent en nombre considérable, c'est l'affaiblissement, la maladie, la mort. C'est donc en toute vérité que nous pouvons conclure que la vie est dans le sang.

Le cœur est donc, en nous, l'organe vivant le premier par le sang qui l'anime, et formant tous les autres organes par le sang qu'il propulse. En fut-il de même en Notre-Seigneur Jésus-Christ? Pas exactement; saint Thomas et Suarez nous enseignent positivement qu'en vertu de la puissance infinie de l'Esprit-Saint, la sainte Humanité de Jésus, véritablement formée de la chair et du sang de la Vierge, s'éveilla parfaite dans le sein de Marie. Par conséquent, on ne peut pas dire qu'en Jésus la vie commença par le cœur et, qu'à l'aide du sang, le cœur développa les autres organes, puisque dès le premier instant de sa conception et d'un seul coup la vie envahit tout son être. Mais cela n'empêche pas de considérer la vie divine aussi bien que la vie humaine se rencontrant d'abord et surtout dans le cœur de l'Enfant divin, dans son cœur vivifié par le sang, puisque le sang porte la vie: "anima omnis carnis in sanguine est. (Lev.) N'est-ce pas que l'astre et le rayon lumineux ont une co-existence simultanée? cependant, celui-là a une certaine priorité sur celui-ci bien qu'il jaillisse de l'astre dès son premier instant. De même la vie divine et humaine, s'emparant dès le premier instant de tout l'être de Jésus, fut dans son Cœur comme en son principe, et circula ailleurs à l'état de conséquence. Le Sacré-Cœur de l'Enfant-Dieu est donc la source d'où jaillit, dès le premier instant de son existence, un sang véritablement divin dont chaque gouttelette était adorable, dont chaque globule était immédiatement uni au Verbe et par là réellement divinisé par un contact merveilleux et une assumption ineffable; c'était aussi un sang véritablement humain et de même nature que le nôtre; C'était le sang pris de Marie, qui a coulé de son cœur, qui va être nourri et augmenté de son

lait; un sang qui gardera toujours, par un merveilleux privilège du Fils pour sa Mère, le parfum virginal de sa source immaculée.

Oui, encore une fois, la vie divine en Jésus fut partout à la fois et au même moment, mais dans son Cœur elle est se *donnant*, et partout ailleurs elle est *reçue*. Notre-Seigneur pratique donc, dès le tout commencement de son existence, ce qu'il y a de plus parfait dans l'amour, ce qui le caractérise surtout: *le don*; déjà il peut nous dire, en nous montrant son cœur: "Voici le calice de mon sang, Sang très saint, Sang très précieux, Sang très divin, Sang très humain, que je donnerai pour la gloire de mon Père et pour la déification des hommes, mes frères." "Hic est calix sanguinis mei".

* *
*

Mais le sang lui-même, quelle est donc sa constitution intime? Il est une résultante de plusieurs éléments, différents de nature et de propriété, et dans lesquels, si la science avait dit son dernier mot, nous aimerions à chercher les multiples symboles des qualités et des vertus qui forment le fond même de la nature de Dieu et de la nature de l'Homme. Car, retenir-le bien, au-dessus des sciences purement naturelles il y a la Science des harmonies et des relations. C'est saint Paul qui nous enseigne que "Dieu a mis dans les êtres corporels les images des choses invisibles." Nous ne les saisissons pas toujours ces images, mais elles n'en existent pas moins. Le Tout-Puissant a imprimé son sceau sur la création toute entière, et en particulier sur l'homme, chef-d'œuvre de ses mains, qui porte mieux que tout autre l'empreinte de ses divins attributs.

Or, puisque notre étude porte sur le sang, et que la science nous dit qu'elle découvre en lui deux éléments fondamentaux, le sucre et le fer, qui en font la richesse et la force, qui sont indispensables pour régénérer nos divers tissus, pourquoi ne verrions-nous pas, dans ces deux substances le symbole des deux vertus fondamentales qui ont leur source en Dieu et

qui se reflètent en l'Homme: je veux dire la *miséricorde* et la *puissance*? C'est le "suaviter" et le "fortiter" de nos saints Livres.

Notre-Seigneur possède à un degré éminent ces deux vertus; elles président à tous les actes du Sauveur; elles inspirent tous ses mouvements; elles sont comme le caractère distinctif de sa mission: "Apprenez de moi, disait le Sauveur, que je suis doux et humble de cœur." Depuis la crèche à la croix, la force et la douceur apparaissent en lui avec un éclat incomparable: "Je suis le Bon Pasteur... il passa en faisant le bien... il fut puissant en paroles et en œuvres..." Mais, c'est à l'heure du combat suprême, lorsqu'il s'agit de lutter contre les forces de l'enfer, de terrasser Satan, de vaincre la mort que l'on voit le Verbe incarné se jeter dans l'arène et remporter par la force et la douceur, la plus éclatante des victoires sur tous ses ennemis. Formés à sa ressemblance, tous les fils du nouvel Adam doivent être marqués de ce double caractère. C'est saint Paul encore qui nous le dit: "Ce n'est pas un esprit de crainte que Dieu nous a donné, mais la force et l'amour." (II Tim., 1, 7.) Aussi, "nous sommes tout-puissants en Celui qui nous fortifie;" (Phil., IV, 13) la mansuétude nous assure l'empire de la terre, et la force le royaume du ciel." (Matth., v-xi.)

Mais, si dans le sang nous trouvons le symbole du courage et de la douceur, nous y remarquons aussi l'image du dévouement et du sacrifice.

Se dévouer d'une manière quelconque c'est fatiguer, appauvrir son propre sang en faveur d'une cause que l'on défend, d'une personne que l'on chérit; mais le témoignage suprême de l'amour et du dévouement c'est de sacrifier sa propre vie, de verser tout son sang. Le sang, qui porte la vie, est donc le plus parfait symbole du dévouement. Voilà pourquoi le martyr est le plus grand témoignage de dévouement que l'on puisse rendre à Dieu. Voyez cette humble religieuse, la petite Sœur des pauvres, par exemple, elle qui n'est pourtant qu'une simple femme, mais que l'amour divin a touchée et que le dévouement inspire; pensez-vous que

lorsqu'elle a fait vœu de servir l'humanité souffrante, c'est pour elle assez de se dépenser pour les vieillards, les malades et les miséreux de toutes sortes qu'elle a adoptés et qu'elle aime comme ses enfants? Non, elle aspire à sacrifier sa vie, à mourir au poste, à mourir avant le temps pour donner à son Dieu un témoignage suprême d'amour.

Pensez-vous de même que l'amour de l'apôtre, du missionnaire, qui, lui aussi, n'est qu'un homme mais que le zèle dévore, croit avoir assez fait en semant la parole évangélique par le monde? Non, il aspire à donner à Dieu le suprême témoignage de son sang. Regardez saint Pierre et saint Paul, saint Laurent, saint Etienne, saint Thomas Becket, et d'autres; ils avaient donné à Dieu leurs talents, leurs forces, leurs paroles, leurs pénitences mais il leur reste quelque chose, c'est leur vie. "A vous notre sang," s'écrient-ils; et ils n'ont de consolation que lorsque le ciel est sur le point d'exaucer leur vœu le plus ardent.

Tout ceci est l'amour qui se révèle, l'amour qui est plus fort que la mort; et vous devinez bien que si un homme est capable d'un tel sacrifice, à plus forte raison le Fils de Dieu. Aussi, si Dieu, descendu parmi nous, ne s'était contenté que de dire à l'humanité, comme jadis par la bouche du prophète: "Qu'ai-je dû faire pour vous de plus que je n'aie fait?" (Is. v, 4), l'humanité qui a cependant, si déchuë soit-elle, le sens des grandes choses, aurait pu répondre: "C'est vrai, vous m'avez bien aimée, mais l'amour va jusqu'au sacrifice de sa propre vie, et vous n'avez pas encore donné votre sang pour nous, comme témoignage suprême de votre dévouement.

Ah! vous savez comment Jésus à prévenu la réponse de l'humanité; vous avez bien des fois entendu raconter les humiliations, les souffrances qui ont caractérisé sa Passion; vous savez avec quelle prodigalité et quel amour il a versé son sang: d'abord, sous le couteau de la circoncision où nous adorons le premier jet d'une source qui va déborder; puis pendant la Passion, à Gethsémani, sang de sa face adorable et de tout son corps qui suinte et coule jusqu'à terre; au Prétoire ensuite, sang de ses épaules et de toutes ses plaies sous

les fouets plombés qui lui labourent les chairs et lui mettent les os à nu, sang de son front sous les dards de la couronne qui lui transpercent la tête; mais c'est surtout au Calvaire qu'il coula en flots impétueux jusqu'à son complet épuisement: sang de ses genoux qui s'ouvrent en heurtant les pierres du chemin contre lesquelles le jettent lourdement le poids de la croix, la brutalité des soldats et son propre épuisement; sang de ses pieds et de ses mains, sous la pointe des clous qui déchirent ses tissus et ses muscles; sang de son cœur plus spécialement épuisé jusqu'à la dernière goutte sous le glaive du soldat.

Ah! c'est bien en ce moment, après que Longin eut retiré le fer de la lance entrée si avant dans le Cœur de Jésus et qu'il en eût fait jaillir les dernières gouttes du sang qui y restaient encore que Notre-Seigneur eût pu montrer son Cœur et dire, si ses lèvres n'eussent pas été glacées par la mort: "Voici le calice de mon Sang." Mais ce calice il était alors brisé, il était vide; le Sang adorable qu'il contenait il y a quelque heures et qui le faisait vivre, avait été répandu, par les propres frères de Jésus, pour la remission de nos péchés; sang d'une valeur infinie, il avait été offert au Père Eternel comme prix de notre réconciliation et comme gage de notre salut et de notre bonheur éternel.

*
* *

Cependant, aujourd'hui, demain, où trouverons-nous donc, en toute la rigueur des termes, le véritable Sang vivant du Christ Jésus? Où irons-nous l'adorer? Ah! plus n'est besoin d'aller en Judée et de gravir le Calvaire pour posséder le Sang de Jésus. Levez les yeux vers l'autel, ce Calvaire de la Loi d'amour, et entendez le prêtre répéter, au cours du sacrifice de la messe qui est la reproduction authentique de l'immolation du Golgotha, les paroles de la consécration, et le grand mystère de la présence réelle du Précieux Sang va se renouveler. Oui, lorsque penché sur ce calice dans lequel se trouve quelques gouttelettes de vin, le prêtre prononce les paroles sacramentelles: "Ceci est le calice de mon Sang,"

Le mystère incompréhensible s'accomplit, et il offre à l'adoration des fidèles la plénitude du vrai Sang du Sauveur, le même Sang dont la première source fut le Cœur immaculé de Marie, le même Sang qui coula jusqu'à la dernière goutte pendant la Passion, le même Sang que Jésus reprit au jour de sa Résurrection et qu'il transporta à la droite de son Père au jour de l'Ascension.

Or, à chaque fois qu'une messe est offerte, la plénitude de ce Sang adorable est présenté dans toutes et dans chacune des gouttes du calice, dans toutes et dans chacune des parcelles de l'hostie consacrée. Il est tout entier dans tous les ciboires de nos tabernacles et dans chacune de nos hosties, car Jésus tout entier subsiste sous l'une comme sous l'autre des espèces. Il est dans nos poitrines, avec toute sa plénitude et sans refroidissement ni diminution, à moi, pour moi, en chacune de mes communions.

Adorons donc le Précieux-Sang de Notre-Seigneur au très saint Sacrement de l'autel. Adorons-le en union avec Marie, qui pendant les premiers jours de Bethléem, parmi les allégresses et les extases, le contemplait souvent et le vénérât sur les lèvres vermeilles du Nouveau-Né. Mais l'âme de Marie pénétrait le Corps merveilleusement beau de l'Enfant-Dieu, et elle voyait comme à travers un cristal les ruisseaux de pourpre qui partaient du Cœur de Jésus, et dans ce Sang elle lisait l'innénarrable amour de Jésus-Enfant pour Dieu son Père, pour elle, sa Mère, et pour tous les hommes, ses frères bien-aimés.

Adorons aussi le Précieux Sang de Notre-Seigneur en union avec les saints anges de la Passion, qui de Gethsémani au Calvaire accompagnèrent le Sauveur pour le consoler, le soutenir, pour lui offrir une juste réparation à chaque insulte, à chaque outrage qui atteignait sa Personne adorable; pour rendre des hommages divins au Sang précieux qui rougit la voie douloureuse et qu'une vile populace foulait aux pieds. Unissons-nous aussi aux anges du tabernacle qui entourent nos autels, recueillent le Sang divin qu'ils vont répandre en Purgatoire pour tempérer l'ardeur des flammes ex-

piatrices et qu'ils distribuent par le monde et dans les âmes pour y porter les bienfaits et les fruits de la Rédemption.

Enfin, en union avec Marie et avec les saints anges, et avec toute l'Eglise catholique, adorons le sang de notre Dieu dans l'Hostie solennellement exposée, dans l'ostensoir, à nos adorations. Là son divin Cœur vit et veille sur nous et ce Cœur si doux, si bon est baigné d'un Sang véritablement divin, véritablement humain. Si de l'Hostie une voix s'échappe qui nous dit: "Venez tous à moi," cette même voix, forte et douce à la fois, nous répète aussi: "Venez tous à mon Cœur vivant au Saint Sacrement, buvez à satiété le vin nouveau que je vous ai préparé, car ce Cœur *c'est le calice de mon Sang.*"

NOS MODELES

Le Bienheureux Jos-Benoit Cottolengo (1786-1842)

(suite)

Mais Dieu, qui réservait son serviteur à un ministère beaucoup plus étendu, ne devait pas le laisser longtemps à cette portion de son royaume terrestre des âmes. En 1814, nous le trouvons à l'Université de Turin, où il passa deux années exclusivement appliqué à l'étude des sciences ecclésiastiques, et d'où il sortit avec le grade de docteur en théologie. Puis, après deux autres années consacrées à l'exercice du ministère apostolique dans son pays natal, nous le revoyons à Turin, attaché à l'église métropolitaine en qualité de chanoine de la Très Sainte Trinité, et de membre de la Congrégation du *Corpus Domini*(1). Turin devait être en effet, le théâtre où, durant plus de quinze années, il allait exercer la mission providentielle à laquelle la Sagesse divine l'avait prédestiné.

(1) Cette Congrégation est une société d'ecclésiastiques distingués par la piété et la science, lesquels vivent ensemble, sous la conduite d'un Supérieur, sans toutefois être liés par des vœux ou par une règle conventuelle. Elle fut établie en 1665 pour desservir l'église bâtie en mémoire d'un insigne miracle eucharistique arrivé dans la cité même de Turin.

C'est sur ce théâtre que nous allons le suivre et que vont nous apparaître dans tout leur éclat la foi du serviteur de Dieu en l'Eucharistie et son zèle à la faire connaître, adorer et aimer des âmes.

A Turin, comme à Cernigliano et à Bra, le serviteur de Dieu ne mit aucune borne à son ardeur apostolique. L'une de ses préoccupations principales était de porter les âmes qu'il dirigeait à la réception fréquente des sacrements. "Pour bien vivre, avait-il coutume de dire, il faut bien manger." Aussi le thème favori de ses exhortations publiques et privées était-il la communion fréquente et quotidienne et la visite au Très Saint Sacrement.

Joignant l'exemple à la parole, il savait dérober à son laborieux ministère le temps de visiter lui-même Notre-Seigneur dans ses tabernacles. Ces visites étaient si fréquentes qu'il était devenu proverbial de dire: "Du moment que le chanoine Cottolengo est libre, le Saint Sacrement ne reste pas seul à l'église."

La pensée de l'Eucharistie le suivait jusque dans sa demeure. Là encore, il savait demeurer uni au souverain objet de ses affections. Un tableau représentant le miracle eucharistique de Turin ornait sa chambre; et, pour affirmer sa dévotion envers l'auguste Sacrement, le serviteur de Dieu faisait brûler tous les jeudis de l'année une lampe devant ce tableau.

Lorsqu'il devait porter la sainte Eucharistie à quelque malade, il avait soin de recommander auparavant que l'on plaçât des flambeaux dans le corridor et l'escalier, qu'on les laissât allumés toute la matimée jusqu'à midi, afin, disait-il, de ranimer la foi, de rappeler à ceux qui entrent dans la maison que celui qui en est *le Maître* y est venu, et d'exciter ainsi tous les cœurs à l'aimer davantage. S'il lui arrivait d'accomplir cette fonction dans la soirée, il demandait qu'on laissât ces flambeaux allumés au moins quelques heures.

Il y avait dix ans qu'il était tout entier appliqué au ministère des âmes, lorsqu'il reçut, dans les circonstances suivantes, les indications providentielles de la mission à laquelle il était

prédestiné. Un jour du mois de décembre 1827, il fut appelé pour assister dans ses derniers moments une pauvre dame française, de passage à Turin, laquelle, à raison de son origine étrangère, n'osait pas être accueillie dans les hôpitaux de cette ville.

La vue d'un tel abandon, des trois enfants qu'elle laissait orphelins et de leur père, écrasé par la douleur, excita la compassion du serviteur de Dieu et lui fit concevoir la pensée de fonder un asile où les malheureux pourraient recevoir les secours tant du corps que de l'âme.

Cette pensée mûrie, au pied du tabernacle, fut le point de départ de l'œuvre, ou plutôt des œuvres charitables qui, par l'initiative et le zèle industriel du saint prêtre, allaient naître, grandir et s'épanouir au sein de la catholique cité de Turin, pour la gloire de Dieu et le salut d'un grand nombre d'âmes.

Nous ne suivrons pas les développements successifs de ces œuvres. Les détails ne remplissent pas moins de trois volumes d'environ cinq cents pages chacun. Ce que nous voulons surtout mettre en relief, c'est sa grande dévotion envers la sainte Eucharistie. Nous ne ferons donc qu'indiquer les principaux événements dans lesquels cette dévotion se manifeste avec un plus vif éclat.

*
* *

Deux chambres louées au troisième étage d'une maison connue sous le nom de la *voûte rouge*, furent le berceau de l'Œuvre charitable de Cottolengo. La Providence lui vint en aide d'une façon merveilleuse. Sans ressources aucune, comptant uniquement sur celles que Dieu lui fournirait, il commença à recevoir dans ce local exigu le plus de pauvres et de malades possible. Le local s'agrandit; les ressources abondèrent. Des protecteurs et des bienfaiteurs nombreux encouragèrent le serviteur de Dieu et l'encouragèrent dans sa charitable entreprise. Une double association d'infirmiers et d'infirmières volontaires, sous le nom de *Frères de Saint-Vincent de Paul* et de *Dames de la Charité*, lui prêtèrent

le concours de leurs services dévoués. Bientôt ils furent complétés par l'association régulière des Sœurs *Vincentines*, autrement dites *Filles de Saint-Vincent de Paul*.

Convaincu que rien n'alimente mieux la charité que d'aller la puiser à sa source même, le serviteur de Dieu fit de la *communion quotidienne* l'une des principales pratiques religieuses de cet Institut naissant. De plus, il voulut que chaque jour, dès l'ouverture de l'église du *Corpus Domini*, les Sœurs Vincentines se succédassent deux par deux et d'heure en heure, sans interruption, devant le tabernacle, afin de tenir compagnie à Jésus-Christ et de solliciter ses bénédictions en faveur de l'Œuvre et de ses bienfaiteurs.

Quelques-unes de ces Sœurs, dans la ferveur de leur dévotion envers l'Eucharistie, auraient désiré prolonger leurs adorations aux pieds du divin Maître et passer, de temps à autre, la nuit entière dans l'église du *Corpus Domini*. Elles manifestèrent ce désir à leur vénéré Père. "Non, non, répondit celui-ci, pour le moment, je ne vous le permets pas; mais le moment viendra, ajouta-t-il, où l'adoration se fera chez nous perpétuelle, le jour et la nuit. Demeurez en paix; un monastère sera fondé, quand le moment sera venu, où Notre-Seigneur sera toujours adoré." L'évènement devait, comme nous le verrons plus loin, justifier cette prédiction.

Une œuvre nouvelle ne tarda pas de s'ajouter à la première; ce fut celle des jeunes filles pauvres et exposées à perdre leur innocence. Cottolengo ouvrit en leur faveur un asile et les divisa, selon leur âge, en deux catégories qu'il plaça sous le patronage de sainte Ursule et celui de sainte Geneviève. La confession de toutes les semaines, l'assistance quotidienne à la messe et au salut du Très Saint Sacrement, la communion au moins aux fêtes les plus solennelles, furent comme les bases de cette Œuvre. "Si ces enfants, disait-il, veulent devenir bonnes, il faut qu'elles demandent à Jésus secours et forces spirituelles."

Toutefois, la charité dont le cœur du serviteur de Dieu était animé envers les pauvres et les membres souffrants de Jésus-Christ le portait à multiplier les œuvres de bienfaisance et à créer une œuvre unique dans laquelle toutes les misères

du corps et de l'âme trouveraient leur soulagement. Ce projet reçut son exécution dans la fondation de la *Petite Maison de la Providence*, placé sous les auspices de saint Vincent de Paul, vaste hôpital, ou plutôt immense cité ouverte aux malheureux et aux infirmes de tout âge. Il les répartit en sections distinctes appelées *familles*, et confiées aux soins de frères et de sœurs auxquels il avait donné, avec son esprit, un habit religieux et des règles communes. Au centre de cette cité de la charité et de la souffrance, une église aux vastes proportions fut construite. Pendant toute la durée des travaux, on put voir le vénérable fondateur, mêlé aux ouvriers et leur servant de manœuvre, apporter sur ses épaules du sable, de la chaux et des pierres. "Je veux, disait-il, que cette église soit comme une copie de la Jérusalem céleste, et que sans cesse y retentissent les louanges de Dieu; que sans cesse montent vers le ciel des milliers et des milliers de prières; que chaque jour la table sainte soit entourée de nombreux convives qui viendront y puiser force, consolation, résignation, grâces de salut."

*
* *

Nous avons déjà dit comment, à l'époque de la fondation du *Dépôt de la Voûte rouge*, l'une des premières préoccupations de son zèle avait été d'organiser une Œuvre d'adoration perpétuelle dont les premiers éléments furent recrutés parmi les jeunes filles consacrées à l'assistance des infirmes. Cette œuvre admirable reçut dans la suite, comme son fondateur l'avait prédit, de rapides développements. Dès que le serviteur de Dieu eut réuni dans la *Petite Maison de la Providence* un nombre suffisant de pauvres et qu'il les eut distribués en différents groupes ou familles, il commença à leur recommander de ne jamais laisser seul le Très Saint Sacrement, mais qu'il y eût toujours quelqu'un d'eux à ses pieds pour lui tenir compagnie. Sachant que la plus efficace des prédications est celle de l'exemple, il ne négligeait pas de venir lui-même fréquemment visiter Notre-Seigneur durant le jour, si nombreuses que fussent ses occupations.

(A suivre).

SUJET D'ADORATION

Les ancêtres de la famille sacerdotale

JOSEPH

Hæc (Sapientia) venditum justum non dereliquit, sed a peccatoribus liberavit eum.

Sap., x, 13.

Chef de famille et patriarche, Joseph est, dans la série des ancêtres sacerdotaux, le type du prêtre pur, mais persécuté à cause de sa chasteté même, dont il devient le martyr, jusqu'au jour où elle fleurit sur son front en couronne de lis immortels, mêlés de roses immarcescibles. "Comme Abraham est le modèle de la foi sublime, Joseph est le miroir de la chasteté: *Discite in Abraham impigram fidei devotionem; in Joseph speculum castitatis.*" (S. Ambr. Lib. de Joseph)— Et plus loin: "*Libens pro castitate subibat hoc carceris mortisque martyrium.*" Saint Augustin dit à quiconque veut garder son âme chaste dans une chair de péché, et, comme le Prêtre, se faire le gardien de la chasteté dans les âmes, qu'il ne peut y arriver qu'au prix d'un martyre de tous les jours: "*Inter omnia certamina christianorum, sola duriora sunt certamina castitatis, ubi quotidiana est pugna et rara victoria: hic ergo christianis quotidiana martyria deesse non possunt. Si enim castitas est Christus, si et ille qui ei insidiatur persecutor est: ille qui et in aliis defendit et in se custodire voluerit, martyr erit.*" (Hom. 250 de Temp.)

I — Adoration

Adorez la libéralité avec laquelle Dieu s'est plu à combler Joseph de ses dons privilégiés. Tous les dons viennent de sa bonté: mais quel amour de prédilection ne montrent pas certaines faveurs plus précieuses, telles que l'innocence d'une

nature née avec l'horreur du mal, un amour généreux et vaillant pour la chasteté, capable d'en défendre l'éclat contre toute atteinte, au prix, s'il le faut, des plus grands sacrifices ? Tel apparaît Joseph.—“*Israel diligebat Joseph super omnes filios suos*, dit la Genèse, *eo quod in senectute genuisset eum.*” —Saint Chrysostome donne une autre raison de cet amour privilégié : l'innocence de Joseph, un amour de la pureté dont le récit biblique raconte deux preuves éclatantes.—Joseph surprendra ses frères dans une action détestable : *crimine pessimo*. Son honnêteté ne pourra se tenir de les en reprendre, et n'ayant pas réussi à exciter leur remords, il les dénoncera à leur père. La jalousie de ses frères, qui tend déjà leurs rapports mutuels, à cause de l'affection particulière de Jacob, deviendra de la haine : *Oderunt eum*.—N'importe : avant tout la pureté !—Un peut plus tard, l'épouse de son maître voudra par séduction puis par violence, l'entraîner au mal. Joseph repoussera sans hésiter les flatteries et les menaces : *Qui nequaquam acquiescens operi nefario*. La fureur de cette femme coupable le fera jeter en prison, mais il aura du même coup sauvegardé l'honneur de son maître d'une flétrissure et l'innocence de son âme d'un péché : *His auditis dominus et nimium credulus verbis conjugis, iratus est valde, tradiditque Joseph in carcerem*.—Il ne faut pas s'étonner que Dieu ait pu réfléchir avec complaisance les rayons de sa sainteté dans une âme si innocente et dont la pureté recevait un tel lustre par ses combats pour la chasteté.—De là ces songes mystérieux, où la Sagesse éternelle révélait à Joseph ses propres destinées, le moyen de sauver un grand peuple, et lui montrait, de longs siècles à l'avance, les hommes, frères de Jésus-Christ par l'adoption, prosternés devant l'Hostie, adorant sur ce trône fait de froment, le sceptre de sa royauté. “*Putabam nos ligare manipulos in agro, et quasi surgere manipulum meum et stare, vestrosque manipulos circumstantes adorare manipulum meum.*” (Gen., xxxvii, 7.)

Si nous regardons notre prédestination sacerdotale, nous la verrons aussi procéder d'un amour de prédilection, qui, au soir de la vie du Sauveur, nous fait ses petits enfants bien-

aimés, les fils de son dernier amour: *Filioli*.—Nous verrons qu'un des éléments comme l'un des signes de cette vocation est l'innocence qui semble née avec l'enfant, l'amour de la pureté manifesté, quand il grandit, par la retenue naturelle, la fuite des occasions dangereuses, plus tard par la mortification et la séparation du monde.—S'il est fidèle à se garder pur, le lévite connaît les joies de la communion, et entend la voix du Seigneur dans le secret de la prière. Jésus se plaît à le revêtir de ses vertus, afin de se retrouver en lui et d'y prendre ses complaisances; et il devient vrai de dire de ce privilégié: "*Israel diligebat Joseph super omnes filios suos, fecitque ei tunicam polymitam.*"—Ces dons gratuits, ces bonnes inclinations, ce choix et cette prédilection sont au prêtre l'occasion d'adorer plus humblement la libéralité royale de l'Amour qui est Dieu, et la souveraine indépendance de ce Tout-Puisant, qui, ne devant rien à personne, aime qui il veut et appelle qui il lui plaît: "*Jacob dilexi, Esau autem odio habui. Igitur non volentis, neque currentis, sed miserentis est Dei.*" (Rom., IX, 15.)

II — Réparation

C'est la réparation que réclame, avant l'action de grâces, la suite de l'histoire de Joseph; la propitiation composée de compassion pour les incroyables épreuves par lesquelles Dieu va faire passer ce fils de ses complaisances, et de haine pour la jalousie, l'un des vices les plus horribles et les plus répandus, hélas! dans le cœur de l'homme déchu.—C'est la voie ordinaire de Dieu d'appeler à de plus grandes épreuves ceux qu'il a prévenus d'une plus insigne tendresse; tant il est vrai que si la souffrance est le châtiment de nos fautes, elle est le stimulant, la preuve et la perfection de notre amour.—Joseph commence à souffrir à seize ans: ses frères le poursuivent sans trêve de leurs méchantes paroles: *Fratres ejus oderant eum noc poterant ei quidquam pacifice loqui.* On sait quel enfer peut être la vie commune pour celui qui est l'objet de la haine, des moqueries, des mauvais propos, des insinuations malignes, des accusations de ceux qui l'entourent! Son innocence, son silence, sa douceur, les bons procédés dont il voudrait

user envers ses détracteurs, pour les apaiser, tout n'est qu'huile sur ce feu de la jalousie qui les dévore. Un jour vient où cette abominable passion veut se satisfaire par la perte de sa victime; car elle est meurtrière de sa nature: *Venite, occidamus eum et mittamus in cisternam veterem*. Il est vendu comme esclave à des maîtres étrangers à sa race, emmené loin de son pays, et il devient pour son père, qui l'aime si tendrement, la cause d'un inconsolable chagrin: *Jacob lugens filium suum multo tempore... noluit consolationem accipere*.—L'exil et la plus dure des servitudes pesèrent pendant treize ans sur Joseph, accrus par cette autre poursuite d'une passion furieuse, qui le fit condamner pour un crime infâme par un maître dont il avait défendu le bien le plus précieux.—C'est la vocation de ce juste de souffrir injustement, de ce dévoué de recevoir le mal pour le bien, de ce chaste d'être marqué d'infamie, de cet innocent d'être condamné sans défense!—Joseph est, en fait, victime de ses qualités et de ses vertus.—Dieu veut que ses serviteurs soient persécutés uniquement à cause des grâces privilégiées qu'il leur a faites.—Mais quel n'est pas le crime et le malheur de ceux que brûle la jalousie! C'est une rouille qui consume, un cancer qui ronge, une gangrène qui dévore, et comme la droiture du cœur est la santé et la vie, la jalousie est la pourriture et la mort: "*Vita carniū sanitas cordis, putredo ossium invidia*." (PROV., XIV.)

III — Action de Grâces

Les motifs de la reconnaissance éclatent dans la protection fidèle dont le Seigneur accompagna son serviteur au milieu de ses épreuves; surtout dans ce dernier triomphe de Joseph devenu l'intendant de Pharaon, le Sauveur de ses frères auxquels il pardonne, et de son propre père dont il sèche les larmes. L'Écriture dit d'une belle parole la bonté de Dieu à l'égard de Joseph persécuté: *Fuit Dominus cum eo*; et à cause de cela, il ne retira en définitive de toutes les haines qui se dressèrent contre lui, que la prospérité et la gloire: *Et erat vir in cunctis prospere agens*.—Ah! c'est que Dieu est fidèle à ceux qui souffrent pour lui; "au milieu de leurs tribulations

les plus amères, il leur fait goûter des joies qui surabondent"; ils reçoivent au cours de la persécution même les prémices de la béatitude promise en récompense à ceux qui l'auront endurée jusqu'à la fin. Et s'ils comparent la somme de leurs peines avec celle des bontés de Dieu, leur âme éclate en action de grâces: *Venditum justum non dereliquit... descendique cum eo in foveam, et in vinculis non dereliquit eum, donec afferret illi sceptrum regni... et mendaces ostendit qui macularunt illum, et dedit illi claritatem æternam.*" (Sap., x.)

IV — Prière

La grâce à demander ici est évidemment celle de la chasteté parfaite. La chasteté! le don, la grâce de la chasteté; les vertus qui la préservent et la défendent; l'amour suprême de Dieu qui l'assure et la rend triomphante.—Elle est un don: il le faut demander avec instance: *Ut scivi quoniam aliter non possem esse continens nisi Deus det... adii Dominum et deprecatus sum illum... ex totis præcordiis meis.* (Sap., VIII, 21.)—Elle est une vertu qui ordonne des actes énergiques, exige le combat, et couronne les mérites: modestie, mortification, sacrifice généreux de tout ce que l'on possède, plutôt que de sacrifier ce trésor de l'âme: ainsi se comportait Joseph. Noble d'aspect, beau de visage, à dix-sept ans il s'enveloppait dans la prudente et grave modestie du vieillard: *"Erat vir non ætate sed prudentia et gravitate."* (Corn, a Lap.) Il évitait non seulement de se complaire en de téméraires regards, mais de s'offrir même à ceux de la curiosité.—Saint Ambroise dit, en effet, sur ces paroles du texte: *Injecit domina sua oculos suos in Joseph: "Discant hic juvenes cavere oculos fæminarum: adamantur enim etiam ii qui nolunt amari."*—Il sut soutenir un long combat de mortification: *Hujusmodi verbis per singulos dies et mulier molesta erat adolescenti, et ille recusabat.* Et jamais de sa part la moindre concession sous le faux prétexte de donner une satisfaction partielle en vue d'obtenir la fin du combat: *Nequaquam acquiescens operi nefario.*—Le jour où la passion devenue violente tenta un suprême assaut, il y échappa par le seul moyen qui

puisse triompher ici, par la fuite: *Qui relicto in manu ejus pallio, fugit et egressus est foras.*—Pas de résistance directe ni de prise de corps avec ce genre d'ennemis! En venir aux mains, c'est se livrer: *Fugit Joseph ne vel mulierem tangeret, vel ab ea tangeretur; quia vel ipse mulieris tactus, quasi contagiosus et venenatus est viro fugiendus, non minus quam rabidissimi carnis morsus.* (Hier. Lib. I, contra Jovinianum.—) Ne discutez même pas, ni pour vous défendre, ni pour essayer de ramener à de meilleurs sentiments: tout retard est complicité et danger: "*Ac ne ipsa quidem verba diu passus est: contagium enim judicavit si diutus moraretur, ne per manus adulteræ libidinis incentiva transirent.*" (S. Ambr.)—Ne craignez pas de paraître lâche en fuyant; cette fuite est la marque de la vraie force exercée sur l'instinctive passion qui brûle en l'homme pour la chair: "*Joseph ut impudicam dominam posset evadere fugit; ergo contra libidinis impetum apprehende fugam, si vis obtinere victoriam; nec tibi, verecundum sit fugere, si castitatis palmam desideras obtinere.*" * (S. Aug.)—Mais la force de ces combats quotidiens?—Elle est dans l'amour souverain de Dieu, entretenu par la pensée de ses bienfaits; dans la crainte filiale d'offenser son regard. Ainsi répondait Joseph aux sollicitations de la séductrice: *Quomodo possum hoc malum facere et peccare in Deum meum?* C'est que l'amour est plus fort que la mort, plus fort que toutes les flammes, celles du plaisir comme celles de la souffrance: "*Amator Dei dilectissimi, amore mulieris non vincitur: magnus plane vir, qui venditus tunc servire nescivit, adamatus non redamavit, rogatus non acquievit, apprehensus aufugit.*" (S. Ambr.)
Oraison jaculatoire.—Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis. (Ps. XXI.)

MESSE ANNUELLE

Pour les Associés défunts.

(Messe privilégiée par Rescrit du 8 février 1905).

Nous prions les Confrères qui ont leur numéro d'inscription de 1600 à 2000 de vouloir bien célébrer durant le mois la messe prescrite pour les Associés défunts.

L'Eucharistie et l'union avec Dieu

(suite)

II

Nous avons dit que la Communion nous unit à Jésus-Christ d'une manière très intime: nous l'avons démontré en nous appuyant principalement sur la tradition catholique. Pour compléter cette étude, il nous reste à déclarer la nature de cette union. Le problème renferme plusieurs éléments qu'il importe de bien distinguer.

En premier lieu, il est certain que cette union est avant tout une union spirituelle. Si Jésus-Christ vient à nous, c'est d'abord pour s'unir à notre âme, évidemment.—Mais en quoi consiste, d'une manière précise, cette union spéciale de notre âme avec Jésus-Christ par l'Eucharistie ?

Ce premier point une fois résolu, une nouvelle question se présente. Cette union, qui est avant tout spirituelle, est-elle, de plus, exclusivement réservée à notre âme ? Le corps n'y a-t-il aucune part ? Si l'on répond que notre âme n'est pas seule à jouir de cette union, il faudra évidemment dire de quelle manière Jésus-Christ s'unit à notre corps. Si, au contraire, l'on soutient que notre corps ne participe pas à cette union, deux difficultés se présentent: les Pères que nous avons cités dans la première partie de ce travail ne disent-ils pas que Jésus Eucharistie s'unit à nous "corporellement" ? De plus, c'est une doctrine universellement admise par les théologiens que la Communion étend jusque sur nos corps sa bienfaisante influence: cela ne suppose-t-il pas au moins une certaine union avec le corps ?

1° En quoi consiste l'union qui s'établit par le fait de l'Eucharistie reçue, entre Jésus-Christ et l'âme fidèle.

2° Nous démontrons que dans la Communion notre corps ne contracte avec Jésus-Christ aucune union réelle, ni même aucune union proprement dite

3° Nous expliquons donc dans quel sens il faut entendre les termes d'union corporelle, d'union substantielle employés

par les Pères pour signifier notre union avec Jésus-Eucharistie; nous dirons enfin de quelle manière la Communion peut exercer sur nos corps sa bienfaisante influence.

*
* *

Quelle est donc, en premier lieu, la nature de l'union que l'Eucharistie établit entre Jésus-Christ et notre âme ?

Serait-ce une union substantielle qui ferait de Jésus-Christ et de notre âme une seule nature ?—Evidemment non. Cela est impossible.

Serait-ce une union semblable à l'union hypostatique en vertu de laquelle notre personnalité serait comme absorbée par la personnalité de Notre-Seigneur, selon cette parole de saint Paul: "Je vis, non ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi." ?

Pas davantage: il est évident que par la Communion, Jésus-Christ ne s'unit pas à notre âme comme dans le mystère de l'Incarnation le Verbe de Dieu s'unit à l'humanité du Sauveur. La Communion, il est vrai, a été appelée, à juste titre, l'extension de l'Incarnation; mais il ne peut y avoir entre les deux mystères qu'analogie, non ressemblance, encore moins égalité.

"L'union qui s'établit entre Jésus-Christ et nous, dit à ce propos saint Cyprien, ne mêle pas les personnes et n'unit pas les substances, mais elle lie les cœurs et joint les volontés."

Ecartant donc ces hypothèses aussi impossibles que gratuites de l'union personnelle et de l'union substantielle, nous nous trouvons en face de deux opinions théologiques, expliquant, chacune à leur manière, cette union spéciale de notre âme avec Jésus-Christ, fruit de la Communion.

D'après certains théologiens, lorsque les espèces sont corrompues par la chaleur naturelle du corps, la présence sacramentelle de Jésus-Christ cesse sans que pour cela le Sauveur nous abandonne. A la présence sacramentelle de l'Humanité de Jésus, succède en effet une présence spirituelle de cette même Humanité. Cette présence, indépendante en elle-

même et quant à sa durée des espèces, découlerait de la venue de Jésus-Christ en nous. Le Christ, Dieu et Homme continuerait donc à demeurer réellement en nous pour entretenir la grâce habituelle en notre âme et y allumer les flammes de la grâce actuelle. Jésus-Christ, disent-ils, était déjà présent en nous par la grâce : par le fait de la Communion, il y a une action nouvelle de Jésus en notre âme : à cette action nouvelle doit correspondre une nouvelle présence.(1)

Mais cette opinion est loin de rallier tous les suffrages. La plupart des théologiens, et en particulier les anciens Scolastiques, expliquent d'une manière différente cette union de notre âme avec Jésus-Christ par la Communion. D'après eux, cette union n'est autre que celle dont Notre Seigneur a dit : "*Qui manet in charitate in Deo manet et Deus in eo.* Celui qui demeure dans la charité, demeure en Dieu et Dieu demeure en lui."(2) c'est, en d'autres termes, l'union par la grâce par une augmentation spéciale de grâce. L'Eucharistie nous unit donc à Dieu, d'après cette opinion, en nous faisant participer davantage à la grâce sanctifiante que nous possédions déjà en nous faisant entrer d'une manière plus intime dans l'amitié de Dieu, et ne nous communiquant des grâces actuelles abondantes et nombreuses. Il va sans dire qu'à l'accroissement de grâce habituelle se joint une augmentation proportionnée des vertus infuses, en particulier de la charité, ainsi qu'une effusion plus grande des dons du Saint-Esprit.

Telles est la thèse que nous allons essayer de prouver et d'expliquer.

(1) N'oublions pas de mentionner l'opinion du Card. Cienfuegos, d'après lequel nous conserverions en nous, après la disparition des espèces, non pas l'humanité de Jésus-Christ, mais son âme seulement, si du moins, nous l'avons mérité par l'intensité de notre ferveur (*Vita abscondita*, D. 85 I. 2 cum seq.) Ce serait oublier, dit en parlant de cette opinion le P. Terrien (*La grâce et la gloire* livre VIII, chap. II) que l'âme de Jésus-Christ n'est dans ce sacrement que par concomitance. Or n'étant dans l'Eucharistie qu'à raison de son union avec le corps, elle ne peut y rester sans lui. En second lieu, il s'ensuivrait que cette âme, inséparable d'un corps immortel, en serait en même temps séparée. — (2) I. Joan IV, 16.

Nous avons pris comme base de notre raisonnement dans la première partie de cette étude un texte du concile de Florence. Mais nous n'en avons donné que la première partie, la seule qui nous intéressât alors; il est temps maintenant de le compléter. Le voici dans son entier: "L'effet que produit ce sacrement dans l'âme de celui qui le reçoit dignement, c'est l'union de l'homme avec le Christ. Or, continuent les Pères du Concile, comme c'est par la grâce que l'homme est incorporé au Christ et uni à ses membres, il est évident que ceux qui reçoivent dignement ce sacrement, reçoivent une augmentation de grâce."(1)

Le raisonnement est très simple: l'Eucharistie nous unit à Jésus-Christ; or c'est la grâce qui nous unit, qui nous incorpore à Jésus-Christ; l'Eucharistie nous confère donc une augmentation de grâce. L'augmentation de la grâce et l'union plus parfaite, plus intime avec Notre Seigneur sont donc, d'après les Pères du Concile de Florence, une seule et même chose.

Tel est aussi le sentiment de Saint Thomas: "Ce sacrement, dit-il, augmente la grâce et perfectionne la vie spirituelle afin que l'homme soit parfait en lui-même par son union avec Dieu."(2) Ce que Suarez explique ainsi: "L'Eucharistie, par sa nature même et en vertu de son institution confère l'augmentation de la grâce afin d'unir de plus en plus l'homme avec Jésus-Christ. Cette conclusion est de foi, ainsi que l'enseignent tous les Scolastiques". Et il donne une longue liste d'auteurs qui professent la même doctrine.(3)

H. EVERS, S. S. S.

(à suivre)

(1) *Decret pro Arm.*, Denzinger Enchiridion n. 698. — (2) *Sum theol.* III 9, LXXIX art. 1 ad 1. — (3) *Disp.* LXIII sect. I.

A TRAVERS LES IDEES ET LES FAITS

Le renouveau religieux dans l'église anglicane

En octobre dernier s'ouvrait, en Angleterre, ce que l'on a appelé la "*Mission nationale de Pénitence et d'Espérance.*" Contrairement aux missions, telles que nous les connaissons en pays catholique, son but était moins le retour individuel que le témoignage en masse de la nation. Sa fin, c'était la régénération de l'Angleterre, reconnaissant les fautes auxquelles sa prospérité matérielle d'avant la guerre l'avait entraînée et faisant pénitence.

Un comité national, présidé par l'évêque anglican de Londres et, dans chaque diocèse, un nouveau comité présidé par l'évêque diocésain, sont constitués. L'apostolat est précédé presque partout d'une retraite fermée, appelant particulièrement le clergé à la pénitence. Puis, on se met à l'œuvre: on demande aux communautés, aux paroisses l'appui de leurs prières; dans les églises et sur les places, des orateurs expliquent le but de la mission; l'évêque de Londres lui-même harangue la foule à Hyde Park; des processions sont organisées; des affiches apposées de tous côtés; des invitations particulières sont envoyées aux familles; plus de trois cents tracts sont publiés; on tire un million cent trente-deux mille exemplaires de la Prière pour la mission nationale: des femmes reçoivent des évêques la charge d'aller porter le message dans les campagnes; les autorités civiles et militaires, le roi lui-même prêtent à la rénovation religieuse leur encouragement et l'appui de leur exemple. "Nous pouvons avec confiance compter sur le courage de nos soldats et de nos marins, sur l'abondance de nos munitions, mais nous ne devons pas nous arrêter là, écrit le chef d'état-major général Sir William Robertson. Une détermination sérieuse de la part de la nation pour chercher et mériter le secours divin nous rendrait, on peut l'espérer, capables d'envisager la guerre du véritable point de vue et elle fournirait sans aucun doute un appréciable secours à nos vaillants marins et soldats..."

Mais, en dépit de toutes ces bonnes volontés, il se présenta quelques difficultés dans l'organisation pratique de la mission. D'abord, quelques ministres ne voulurent point y prendre part; ce ne fut d'ailleurs que le petit nombre. Puis, comment choisir les missionnaires? Par-dessus tout il les fallait libéraux, afin que leur parole ne risquât pas de heurter les différentes tendances de l'Eglise anglicane. Déjà, il y avait eu, pour la même raison, quatre séries de tracts dogmatiques, présentant la mission des points de vue ritualiste, évangélique, libéral et de la jeune école *Lux mundi*. C'est dire qu'on demanda particulièrement aux envoyés d'être conciliants quant aux dogmes et que l'on se préoccupa fort peu, dans le choix qu'on en fit, de leur valeur morale.

Admettant la diversité des programmes, prêchée fréquemment par de très médiocres missionnaires, la Mission, il n'y a pas lieu de s'en étonner, se borna, le plus souvent, à des témoignages publics sans influence sur la vie religieuse du pays. Presque partout, elle consista en de grandes manifestations extérieures: processions, prédications, offices extraordinaires; dans un doyenné de Winchester, par exemple, et il en fut de même en maint endroit, elle dura douze jours: la semaine, réception des envoyés de l'évêque; le dimanche, ils président les offices ordinaires du matin et du soir; ces offices sont suivis des prières de la mission, de la confession générale, de l'absolution générale. Dans le courant de la semaine, quelques réunions spéciales pour les hommes, les femmes, les enfants, les boy-scouts. Le dimanche suivant les envoyés vont dans les campagnes. Enfin une réunion générale, où sont renouvelées les promesses du baptême par la récitation du *Credo*, clôture la Mission.

Aussi ne semble-t-il pas que la mission ait apporté un changement notable dans la vie religieuse de la nation. Un missionnaire qui a parlé à Londres, au centre, au nord, dans un village de campagne et dans une ville de bains de mer affirme que "plus de la moitié de la population ne s'est pas laissée toucher par cet appel". Les gens du peuple y ont pris un médiocre intérêt, particulièrement dans les villes. Quelques

paroisses, il est vrai, n'ont pas voulu se contenter de ces manifestations extérieures, telle celle de Saint Alban-le-Martyr, Birmingham; mais son exemple fut-il suivi par beaucoup d'autres? On ne peut encore le savoir; en tous cas, les tendances de sa piété sont nettement catholiques. Ses fidèles s'engagent: à "1^o chaque jour, prier le matin, à midi et le soir, essayer de lire quelques versets de la Bible; 2^o essayer de jeûner selon la règle de l'Eglise et donner ce que l'on doit à Dieu et aux pauvres; 3^o entendre la messe tous les dimanches et les saints jours d'obligation; 4^o se confesser régulièrement; 5^o recevoir la sainte Communion régulièrement et fréquemment; 6^o être un apôtre de Jésus-Christ en famille, au travail et parmi les amis."

Ce qui ressort des comptes rendus, c'est le résultat médiocre de la mission. Aussi, pour ne pas reconnaître sa faillite, les archevêques d'York et de Cantorbéry ont-ils décidé de la continuer par des missions paroissiales; elle n'aurait eu pour but que de proclamer le message; maintenant doit avoir lieu le développement de la vie religieuse. Quoi qu'il en soit, elle a, dès maintenant un résultat certain: elle a fait découvrir au clergé les déficits de l'Eglise anglicane et les besoins catholiques qu'éprouvent les âmes vraiment religieuses. Que faut-il donc penser d'un renouveau catholique en Angleterre?

Quelques faits à noter d'abord. Au front, l'Eglise romaine a opéré de nombreuses conversions dans les troupes anglaises, c'est indiscutable; il est certain aussi que, dans certains formulaires des services d'intercession, on demande à Dieu la réunion des Eglises et qu' "un des fruits de la présente guerre puisse être la réunion visible de la chrétienté"; il semble bien également, que, dans le pays, les cœurs les plus généreux et les esprits les plus élevés aient senti, surtout pendant la mission, le besoin d'une vie religieuse plus intense et constaté les conséquences funestes de l'enseignement protestant; enfin, il n'est pas indifférent de reconnaître, en passant, les concessions faites à la religion catholique par le gouvernement protestant. Mais c'est aux idées surtout que nous devons nous attacher, en recherchant quels sont les besoins de l'Eglise anglicane.

Elle a besoin d'union; elle souffre de son isolement. Mais où peut-elle trouver cette union? Ses efforts ont particulièrement tendu à établir l'intercommunion entre elle et les Eglises orientales; ils ne se sont pas limités à des marques de sympathie, à l'union des prières, mais ont recherché des liens d'unité religieuse.

Elle a besoin d'indépendance et ses aspirations la portent à une séparation de l'Eglise et de l'Etat, déjà commencée d'ailleurs. Par esprit de liberté, elle avait secoué le joug de Rome; elle a dû subir, à sa place, celui de l'Etat. Peut-être, ce même esprit de liberté l'amènera-t-il, un jour, à comprendre, comme ses convertis le proclament, que la Papauté est la seule force capable de garantir l'indépendance spirituelle de l'Eglise.

Elle a besoin d'un enseignement plus ferme; et ses chefs mêmes ne tolèrent plus un certain excès de libéralisme. Mais où pourra-t-elle le trouver, sinon en la doctrine catholique qui affirme la vérité? Au reste, ce n'est pas seulement la fixité de nos dogmes qui explique l'attraction exercée par le catholicisme en ce pays, ce sont aussi les manifestations de la piété catholique. Déjà, on le voit restaurer bien des usages catholiques: l'angelus, le chapelet, le crucifix. Notre culte, il faut le reconnaître, est souvent l'élément décisif des conversions; car il répond aux aspirations natives de l'âme anglaise, particulièrement faite pour en comprendre les formes, aimer la vie intérieure qu'il propose et rechercher l'union directe de l'âme avec Dieu qu'il procure par la Sainte Messe.

C'est ainsi que les deux dogmes catholiques de la confession individuelle auriculaire et de la messe, qui étaient, avec le culte des morts, les principaux points de division entre anglicans et catholiques, font, en ce moment, de rapides progrès. Les résolutions prises solennellement par la paroisse de Saint-Alban-le-Martyr, rapportées plus haut, témoignent du besoin qu'en ont les âmes éprises de solide piété.

Dans l'Eglise anglicane, la grande majorité des pasteurs considérait l'usage du sacrement de pénitence comme une superstition romaine. Or, la guerre les a conduits à constater

qu'un grand nombre de combattants avaient quitté l'anglicanisme pour l'Eglise romaine, par besoin de rassurer leurs consciences et impossibilité de trouver un prêtre anglican prêt à entendre les confessions, sans pourtant "enseigner ou agir comme si la confession était nécessaire". Beaucoup de ministres n'admettent plus cette liberté; ils enseignent l'obligation de la confession et ont saisi l'occasion de la mission pour la remettre en pratique. (Cependant, c'est encore la minorité; dans la plupart des paroisses, nous l'avons vu, on s'est contenté de la confession générale par la récitation du *Confiteor*). Un délégué émet le vœu que, dans toutes les paroisses, les confessions soient entendues; le Rév. Paul Bull demande de ne plus permettre à un grand nombre de prêtres de répudier la discipline anglicane en matière de confession. Mais, si le ministre est tenu de recevoir les pénitents, combien il y est peu préparé, le plus souvent!

Le besoin de la sainte Eucharistie s'est encore fait plus vivement sentir. Or, la théorie anglicane du service eucharistique—pas de messe sans communion de fidèles, pas de communion sans messe—était un obstacle à la communion fréquente. Les âmes pieuses réclament le culte de Notre Seigneur présent au tabernacle. Un document publié par le chapelain général et fixant les lois de la sainte Réserve dans les hôpitaux militaires provoqua de nombreuses discussions. Une pétition, signée par un millier de membres du clergé, fut présentée aux évêques, demandant pour les fidèles la liberté d'honorer la sainte Réserve, mais elle fut condamnée par le primat, à cause de la manière dont elle était conçue; elle n'en prouve pas moins le désir ardent des fidèles qui, au dire de l'évêque de Birmingham, venaient adorer le Saint Sacrement dès qu'ils apprenaient qu'il était dans une église et savaient trouver les moyens de s'en approcher, la porte fut-elle fermée.

La piété des fidèles réclame plus encore le rétablissement de la messe. Le zèle de beaucoup de ministres et de plusieurs évêques s'applique à redonner au service eucharistique sa place dans la liturgie. Des plaintes multiples s'élèvent contre les offices anglicans qui n'inclinent pas à la prière. Nom-

breux et intéressants sont les témoignages, les moins suspects, prouvant les progrès faits par le dogme de la messe. Nous n'en citerons qu'un, celui de l'évêque de Birmingham: "La Sainte Eucharistie, écrit-il, après avoir parlé en termes élogieux de la population catholique française, devra remplacer l'office des *Mattins* et celui du soir, comme l'offrande centrale faite à Dieu chaque jour à l'église. Nos soldats ont appris qu'en France le rite institué par le Seigneur lui-même a la pré-séance sur toute autre chose, quelque admirable qu'elle soit, que l'on a pu introduire par la suite." Il est donc à croire que bientôt la messe reprendra en Angleterre, la place qui lui est due. Il y a actuellement, vingt diocèses sur quarante qui ont chaque jour, dans leur cathédrale, le service eucharistique, et les ritualistes le veulent catholique, exprimant toute la doctrine de l'expiation. Malheureusement on ne peut oublier que, par suite de l'invalidité des ordinations anglicanes, ce mouvement vers l'Eucharistie aboutit à une cérémonie vide de sens.

Aussi, ne nous illusionnons pas, et nous devons ajouter en concluant: "Cette dernière constatation doit nous remettre en l'esprit les nombreuses divergences qui séparent encore l'Eglise catholique de l'Eglise anglicane. Dans le pays, le pape reste le grand ennemi... Les esprits s'illusionnent par de subtils sophismes et rêvent d'adopter toutes les idées catholiques sans admettre les dogmes romains." Prions!

BIBLIOGRAPHIE

La Vie des Clercs dans les siècles passés (1)

Tel est le titre d'une remarquable étude sur la vie commune et les autres institutions de perfection au sein du clergé depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours. Cet ouvrage avant d'être

(1) Gros volume in-8°, par Dom PAUL BENOIT, docteur en philosophie et en théologie. Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris.

écrit et imprimé, a été vécu en quelque sorte par deux hommes de première valeur: Dom Gréa, dont l'établissement de la vie commune des clercs fut l'objectif pendant son existence entière, et Dom Benoît, son fils spirituel de prédilection, à qui il avait transmis, avec sa passion pour cette idée, sa science historique de la question et son expérience pratique d'exécution.

Tous deux sont morts ces derniers mois, et le livre a paru sur leurs tombes. Il y demeurera toujours. Qu'il me soit permis d'y joindre respectueusement ici cet hommage personnel.

Que, dans la primitive Eglise, Jésus-Christ et les apôtres après lui aient établi la vie commune, les livres saints eux-mêmes l'attestent. Mais, en lisant les pages très pleines de Dom Benoît, on sera heureux de voir revivre, d'après les documents authentiques, la vie intérieure des églises, le développement liturgique, la vie personnelle des clercs, l'organisation du ministère et on s'assurera, de manière à n'en pas douter, que dans les premiers siècles le clergé, vivant en étroite union avec l'évêque, ne fait en quelque sorte qu'un avec lui. Le développement de l'Eglise et les différences de temps et de lieu entraînent évidemment des transformations, mais l'esprit primitif subsiste, on se rapproche le plus possible de l'organisation en vie commune des temps apostoliques.

Un moment vient cependant où, d'une part sous la pression des nécessités du ministère, et, de l'autre, la générosité primitive s'affaiblissant pour faire place à une certaine recherche des aises personnelles, le cadre primitif craque.

Mais aussitôt de magnifiques efforts se multiplient pour adapter la vie ecclésiastique à l'idéal premier et pour subvenir aux nécessités du ministère, tout en maintenant la vie commune. Saint Basile, saint Eusèbe de Verceil, saint Augustin, saint Martin, saint Chrodegang, en des pays très divers et à des époques différentes, multiplient les organisations inspirées de cet esprit, fondent leurs célèbres communautés, et leur donnent des règles et surtout des traditions inspirées de la discipline apostolique.

La vie liturgique y occupe toujours une place d'honneur. L'autorité y est paternelle, mais forte. La pauvreté est de rigueur. Le travail est organisé de manière à ne point nuire aux pratiques ecclésiastiques essentielles. Dans l'entrain dévoué et la joie spirituelle, on se sanctifie et on édifie.

Tandis que la vie commune se maintient ainsi et se développe en ces centres fervents, les clercs isolés se multiplient, parce que le ministère l'exige, il est vrai, mais aussi parce que nombreux sont les prêtres qui prennent goût à l'indépendance. Et même dans les églises où demeurent des vestiges de la vie commune, il est fréquent de voir selon l'expression de Dom Benoît, la *vita de communi* s'affaiblir dans la *vita in communi*, c'est-à-dire l'esprit de pauvreté personnelle disparaître. Or, l'expérience séculaire prouve que sans esprit de pauvreté, de renoncement personnel, il ne saurait y avoir de communautés ferventes. La décadence des institutions religieuses va partout de pair avec la décadence de la *vita de communi*, de l'esprit de pauvreté.

Les abus ecclésiastiques des siècles suivants sont connus de tous: les historiens les dénoncent et les actes officiels dans lesquels les Papes de la fin du XI^e siècle, saint Grégoire VII en particulier, réagissent contre eux, prouvent combien le mal est étendu et profond. La source en est dans l'investiture impériale ou royale. C'est parce que l'autorité civile s'attribue le droit de nomination que peu à peu la simonie, c'est-à-dire l'achat des dignités ecclésiastiques, s'établit. L'attribution à des indignes, à des enfants, à des laïques s'ensuit. Et le concubinage des clercs, honte de cette époque, en est la conséquence. L'Eglise n'a rien vu de plus triste que cette éclipse de la discipline ecclésiastique. Comme remède, le Pape et les Conciles provinciaux cherchent à rétablir la vraie vie commune: ils le demandent, ils le prescrivent. Mais leur voix, hélas! est loin d'être entendue de tous.

Et de ce conflit douloureux entre l'autorité suprême qui rappelle le clergé à la vie commune, remède efficace de la décadence évidente, et la nature humaine qui regimbe contre la grâce, résultent deux conséquences qui auront une importance exceptionnelle par la suite. La première est la division

très marquée qui se fait entre le clergé séculier, qui rejette la vie commune, et le clergé régulier, qui la maintient ou la reprend. En fait, les deux manières de vivre existaient déjà dans les siècles précédents, mais les limites étaient imprécises. Maintenant, la distinction devient définitive. En second lieu, cette distinction même entraîne la naissance de nouvelles et importantes Congrégations religieuses. Déjà aux *xv*e et *xe* siècle, le fléchissement de la vie commune avait causé par réaction la création des premiers Ordres religieux. Au *xiii*e siècle et aux suivants, le désir d'un grand nombre de se rattacher à la vie commune suscite un nouvel épanouissement d'Ordres. Et les religieux sont de plus en plus appelés à exercer le ministère, non plus seulement autour de leurs monastères, mais directement, par un vaste apostolat interparoissial et interdiocésain. Aussi, tout en gardant la vie commune qui leur est essentielle, ont-ils des règles de plus en plus larges au point de vue du travail et les Congrégations de clercs réguliers naissent-elles très nombreuses et prospèrent-elles puissamment.

Il y a désormais deux clergés très distincts: le séculier, qui est en majorité à partir du *xiv*e siècle, et le régulier.

Par là même, cependant, que le clergé séculier sans vie commune devient si nombreux, de graves problèmes se posent, en particulier celui du recrutement et celui du maintien de la vertu sacerdotale nécessaire. C'est l'un des soucis prédominants de l'illustre Concile de Trente, et c'est la raison de la fondation des Séminaires.

Jusque-là, le recrutement et la préparation du clergé se sont opérés par la participation des jeunes clercs à la vie liturgique et à la vie ecclésiastique des presbytères à vie commune et par leur lente ascension à travers les degrés multiples de la sainte hiérarchie, au fur et à mesure des progrès dans l'étude, dans la vertu et dans le travail. Maintenant, les clercs se préparent dans leurs familles; c'est une décadence grave et inquiétante. Par la grâce de Dieu, l'action du grand Concile et l'intervention des saints, les Séminaires réunissent peu à peu, à travers mille difficultés, les futurs prêtres, les forment et leur inculquent des principes de vie.

Honneur aux Charles Borromée, aux Vincent de Paul, aux Olier et à tous ceux qui ont travaillé à cette œuvre très difficile, mais admirablement féconde. L'Eglise, grâce à eux, connaît une ère de belle prospérité spirituelle, qui malheureusement au XVIII^e siècle, fait place, malgré les vertus individuelles et les nobles exceptions, à une déplorable décadence, tant dans le clergé séculier que dans les Ordres religieux.

Dom Benoît, avec une très grande sûreté historique et une remarquable clairvoyance psychologique, prouve que le principe premier de tous les affaissements spirituels successifs du clergé à travers les âges, c'est la transformation de la distribution des fonds d'Eglise. Pendant les premiers siècles, il n'y a qu'une caisse, les clercs ne possédant rien en propre. C'est la vie commune. Puis les nécessités du ministère et l'affaiblissement de la ferveur font attribuer des fonds à une personne ou à une œuvre à titre *précaire*: ces "précaires" doivent, du reste, revenir à la caisse commune. Le moyen-âge amène les "bénéfices" proprement dits, attribués personnellement à chacun pour en vivre. C'est dans la multiplication des bénéfices personnels et leur distribution parfois détestable, selon les volontés des puissants, que réside la cause fondamentale de toutes ces décadences.

Et c'est pourquoi l'Eglise a toujours maintenu son principe, son conseil, son désir, son rêve de la vie commune.

Quiconque voudra se faire une idée précise de ces graves questions doit lire et étudier ce livre remarquablement documenté.

Tous, chers et vénérés confrères, en méditant ces choses essentielles, renouvez votre volonté d'être de vrais prêtres et de marcher dans la voie de la sainteté de votre éminent état. Les dangers sont graves, ils vous environnent, vous les avez en vous mêmes. Prenez garde, réagissez et *maintenez avec rigueur tout ce que vous pouvez maintenir de votre vie sacerdotale, telle qu'elle fut résolue par vous au Séminaire*. Observez votre règlement de vie: là est le salut.

FRANC

Publié avec l'approbation de S. G. Mgr l'Archevêque de Montréal.

SOMMAIRE

Le Précieux Sang, 193. — Nos Modèles: Le Bienheureux Joseph-Benoît Cottolengo (*suite*) 200. — Sujet d'adoration: *Les ancêtres de la famille sacerdotale*: Joseph, 205.—L'Eucharistie et l'Union avec Dieu (*suite*) 211.—A travers les idées et les faits: le renouveau religieux dans l'Eglise anglicane, 215.—Bibliographie: la vie des Clercs dans les siècles passés, 220.

NOUVELLE EDITION

— DES —

MEDITATIONS EUCHARISTIQUES

par un Religieux du Très Saint Sacrement.



Nous sommes heureux d'informer nos lecteurs que le *premier volume* de nos trois séries de MÉDITATIONS EUCHARISTIQUES vient d'être réédité.

Ce Manuel répond aux désirs déjà souvent exprimés, de prêtres et de fidèles, de posséder un recueil d'adorations faciles, à la portée de toutes les intelligences, pouvant leur servir pour les exercices publics d'adoration.

Tome premier:—Il contient 149 sujets d'adoration, présentés selon la méthode des quatre fins du sacrifice. Ces méditations ont surtout pour but de faire connaître l'Eucharistie en elle-même, ses excellences, ses rapports avec le Sacré-Cœur et la Vierge Marie. 582 pages, format in-18.

No 52 broché: - - - - **60** sous, franco **67** sous.

No 53 reliure cuir: - - - - **\$1.00**, franco **\$1.07**.

EN VENTE AU

BUREAU des ŒUVRES EUCHARISTIQUES

368, Ave Mont-Royal Est, - - - - - MONTREAL.

NOTICE

— SUR —

L'Association des Prêtres-Adorateurs

1. Obligations.

1. Faire, chaque semaine, une heure continue d'adoration devant le Très Saint Sacrement exposé ou renfermé dans le Tabernacle.

De préférence, la faire avec ses paroissiens à jour et à heure fixes. Dans ce cas, on peut faire l'exposition privée, c'est-à-dire ouvrir le Tabernacle et terminer par la Bénédiction.

2. Envoyer régulièrement, au siège de l'Œuvre, le *billet mensuel* avec indication des heures faites durant le mois.

3. Célébrer une messe, chaque année, pour les associés défunts. Cette messe est privilégiée.

2. Avantages principaux.

1. Une indulgence plénière pour *toute heure d'adoration*, à quelque jour qu'on la fasse, en y priant un peu aux intentions du Souverain Pontife.

2. Les très nombreuses indulgences plénières et partielles dites de la *Station du Saint Sacrement*, pour une *simple visite* au Saint Sacrement, en récitant *six Pater, Ave et Gloria*.

3. Commencer *Matines et Laudes* tous les jours, à partir de 1 heure de l'après-midi.

4. Faculté de recevoir du *Tiers-Ordre Franciscain* et de donner aux tertiaires réunis en commun l'Absolution générale, *communi formula*.

5. Faculté d'attacher aux chapelets l'indulgence des *Croisiers* par un simple signe de croix.

Ligue Sacerdotale Eucharistique

BUT: Promouvoir la Communion fréquente et quotidienne, parmi les fidèles, selon le Décret du 16 Déc. 1905.

CONDITIONS: 1. Etre inscrit dans la Ligue. — 2. S'efforcer, dans toute la mesure possible, par les moyens dont on dispose, de propager la pratique de la communion fréquente.

AVANTAGES: Les membres de la Ligue peuvent:

1. Jouir de *l'Autel privilégié* personnel trois fois la semaine.

2. Gagner une indulgence plénière à toutes les fêtes primaires des Mystères de la foi, de la Très Sainte Vierge et des Saints Apôtres.

3. De plus, une indulgence de 300 jours pour chaque œuvre qu'ils feront conformément au but de la Ligue Sacerdotale.

4. Après une retraite de 3 jours, ils pourront donner au peuple la *Bénédictio Papale*, à condition que ces exercices soient dirigés vers une connaissance plus grande et une fréquentation plus assidue de l'Eucharistie.

5. Ils peuvent faire gagner, une fois par semaine une *indulgence plénière à ceux de leurs pénitents* qui ont coutume de communier tous les jours ou presque tous les jours, (c. à. d. au moins 5 fois la semaine.) Cette concession peut être faite pour plusieurs semaines à la fois.

6. Appliquer aux chapelets les indulgences dites des «Pères Croisiers, » par un simple signe de croix.

(Pour user de ce dernier pouvoir, les prêtres inscrits seulement dans la Ligue doivent avoir le *visa* de leur Evêque.)